

L'Infanticide

By Michael Mould

Ce jour là, Danielle savait qu'elle allait tuer son enfant ; aussi savait-elle qu'elle allait mourir un peu elle-même, déchirée par ce geste terrifiant. Elle allait mettre fin à la vie de son bébé à qui elle et les autres membres de sa famille avaient prodigué tant d'amour et tant de soins pendant tant d'années.

Ils se souvenaient tous du jour où ce bébé était arrivé parmi eux ; ils étaient tellement fiers de lui ; il était si beau qu'on lui avait donné le petit nom de « Cupidon ». Il était aimé de tous et même adoré de certains qui lui trouvaient toutes les qualités ; on le combla de toutes les attentions. Tout jeune encore, il était le meilleur de sa classe ; les autres de sa génération, même ceux qui étaient plus âgés, ne lui arrivaient pas à la cheville en termes d'intelligence et de rapidité. A l'exception des rares fois où il posait quelques problèmes mineurs - des problèmes de jeunesse - c'était l'enfant idéal, tout à fait à la hauteur des espoirs des parents les plus exigeants. L'avenir semblait lui sourire.

Un jour, au mois de février, les hommes en blouses blanches annoncèrent brutalement à Danielle que son enfant n'en avait plus pour longtemps ; c'était l'affaire de quelques mois, six tout au plus. On l'invitait froidement à regarder la vie en face mais elle refusait d'admettre cette vérité qu'elle considérait comme obscène. Ce n'était pas possible ; son bébé n'avait rien, il était en super forme, il n'avait pratiquement jamais été malade de toute sa vie ; ils se trompaient de diagnostic ; qu'est-ce qu'ils en savaient eux ; ils étaient nuls ces experts ! Elle ne pouvait se résoudre à accepter l'inacceptable. Cependant, malgré elle, petit à petit, elle se rendait à l'évidence. C'était donc inévitable. L'injustice la révoltait.

Prenant son courage à deux mains et avec autant de douceur que possible, elle annonça la nouvelle aux autres membres de sa famille qui, d'emblée, refusèrent de la croire. Comme elle, ils n'admettaient pas que le bébé n'aille pas bien. Mais en voyant Danielle, ils comprirent que la fin était déjà en vue. Les « peut-être pourrait-on », les « ne pourrions-nous pas », et les « n'y a-t-il pas moyen de », s'estompaient peu à peu devant une évidence incontournable ; leur bébé était condamné.

Bien sûr, Danielle n'allait pas l'étrangler, ni lui tirer dessus, mais puisque l'espérance de vie de son bébé était si courte, la décision fut prise en famille de ne pas s'acharner à prolonger artificiellement cette petite existence. Il fallait faire abstraction de ses propres sentiments égoïstes. Il fallait donc en finir. Personne de la famille ne reprocherait à Danielle son geste.

La veille, elle avait passé une nuit d'épouvante ; elle avait fait un cauchemar au cours duquel son bébé hurlait sans cesse « non maman, non maman, s'il te plaît maman, pas ça » ; un petit Isaac désespéré, qui implorait un Abraham autiste. Elle se réveilla en sursaut, en nage, essoufflée. Elle chercha un vieux paquet de cigarettes dans le tiroir de la table de nuit ; elle ne fumait plus depuis des années mais il lui en fallait une à présent. Elle fouilla maladroitement comme une droguée en manque mais ne réussissait pas à mettre la main dessus. A bout de patience, elle jeta le contenu du tiroir sur le lit. Il était là, un vieux paquet de Dunhill. Elle en alluma une et s'assit au bord du lit, et peu à peu se calmait. Sa respiration devenait plus régulière maintenant mais ses mains tremblaient. Elle eut un frisson et songea un instant à se recoucher, mais déjà l'aube rougeoyait timidement à l'horizon. Il fallait qu'elle se prépare. Elle fut prise d'une nausée soudaine. Elle écrasa la cigarette avec dégoût. Elle avait donné rendez-vous aux autres à 7h30 ; il n'y aurait pas grand monde dans les parages à cette heure-là.

Ce jour là, Danielle savait qu'elle allait tuer son enfant. Le colza était en fleur dans les champs autour de la ville d'Etampes, le matin était ensoleillé et les oiseaux, inconscients, gazouillaient gaiement. Il était inconcevable de mourir par une si belle journée de printemps. Avec quatre autres membres de la famille, Danielle se dirigea vers le bâtiment où elle allait faire ses adieux. Elle avait été choisie par les autres pour accomplir le geste. Les hommes s'étaient dérobés. Ils avaient cherché tous les prétextes ; « seule une femme peut enfanter et donner la vie, seule une femme a le droit de la reprendre » etc. Au fond, c'était normal ; pensa-t-elle ; il s'agissait de son bébé après tout. Elle allait débrancher le système vital.

Dans la petite pièce, propre et fraîche, dans la pénombre, on ne se parlait pas, on ne se regardait pas, on retenait son souffle, chacun emmuré dans sa souffrance solitaire, l'angoisse au ventre. Les souvenirs, comme une lame de fond surgie du passé, les engloutissaient tous. Les hommes qui accompagnaient Danielle avaient les larmes aux yeux. Les minutes passaient péniblement ; les uns s'essuyaient le front, les autres se caressaient le menton. Le moment était venu. Il fallait que Danielle passe à l'acte. La petite étoile de sa vie allait s'éteindre de par sa propre main. Malgré elle, ses yeux s'embuaient au moment où, avec une tendresse infinie, elle déconnecta son bébé du système qui le maintenait en vie. Le flux vital fut interrompu.

Soudain, la petite pièce fut envahie d'un silence inhabituel, assourdissant, insupportable ; mais aussitôt, des petits bruits se faisaient entendre encore ; le dernier sursaut contre la mort, le bruit d'un petit cœur vaillant qui refusait de mourir, un bruit qui venait déjà de l'au-delà ; clic, clic, clic...un semblant de vie comme les contractions de la main d'un comateux auxquelles s'accrochent les familles à l'hôpital, qui croient y voir une raison d'y croire encore ; un raisonnement pathétique balayé par la froideur du savoir médical ; Danielle se souvenait d'autres mots en d'autres lieux « ne vous laissez pas vous abuser Madame, ce n'est que de l'électricité, des reflexes, rien d'autre ; elle n'est pas consciente de votre présence, en réalité il n'y a plus rien.

On débrancha aussi l'alimentation électrique ; cette fois-ci, le silence fut total. C'était fini, leur bébé était mort.

Avant que Cupidon n'ait eu le temps de se refroidir, l'équipe de techniciens de France Télécom faisait basculer le trafic téléphonique depuis le vieux système dit « crossbar » dont Cupidon fut une des versions, vers un système de la nouvelle génération qui reprit aussitôt le relais ; il s'agissait alors du dernier cri en matière de commutation temporelle : le E 10 d'Alcatel. Danielle et son équipe allaient aimer ce bébé là aussi.

Danielle se retourna et, laissant les autres derrière elle, gagna la porte du petit bâtiment qui abritait le petit central téléphonique de campagne. Dehors, elle resta immobile, se prélassant au soleil pendant quelques instants. Elle embrassait du regard l'horizon, écoutait les oiseaux gazouiller et pensa tendrement à son Cupidon une dernière fois.

Ce matin là, il faisait beau et le colza était en fleur dans les champs autour de la ville d'Étampes.